

Le récit de Liliana Lazar : Espace suspendu entre imaginaire et réel fictionnel

Carmen ANDREI, Iulia ROMAN
“Dunarea de Jos” University of Galati, Romania

Abstract

Les œuvres de Liliana Lazar s’attachent à explorer un univers marqué par une juxtaposition et une imbrication incessante entre le réel et le fantastique. Dans ces récits, l’identité roumaine se mêle à une atmosphère où les éléments mystiques et symboliques deviennent une réalité palpable. L’entre-deux mondes se développe par la construction des personnages suspendus entre des forces contraires, et également par la présence des symboles ruraux conférant ainsi une ambiance de réclusion. L’approche dans un perspectivisme tourné vers les recoins intimes, annonce les éléments révélateurs propres aux mythes et aux superstitions locales. Le monde des inassouvis en suspension présenté par Liliana Lazar dans *Terre des affranchis* et *Enfants du diable* souligne la richesse des traditions et des rites païens à côté des valeurs chrétiennes pour s’entourer dans la citadelle du fantastique. Le sentiment de claustrophobie relève le cadre idéal pour mettre en lumière des sujets réels dans le climat refuge chargé de symbole. Notre article explore la manière dont Liliana Lazar crée un espace narratif où le réel se fond avec l’imaginaire, offrant une réflexion sur l’identité roumaine. Les récits de Liliana Lazar, ancrés dans des villages reculés, abordent les thèmes de la superstition et des croyances ancestrales. À travers des éléments symboliques comme les forêts mystiques et les rituels folkloriques, elle inscrit ses personnages dans un monde flou, oscillant entre tradition et changement, où le passé continue de façonner le présent subrepticement. Notre étude ponctuelle examine comment cet « entre-deux » narratif permet à Lazar de traiter des thématiques identitaires complexes, où rites païens, traumatismes collectifs et isolements forcés ou volontaires contribuent à l’émergence d’un réalisme magique.

Mots clés : Liliana Lazar, identité, fantastique, symboles, imaginaire

La création de Liliana Lazar née en 1972 en Roumanie cultive une originalité sensible dans un univers chargé de symboles. Elle aborde dans ses deux romans *Enfants du diable* en 2016 et *Terre des affranchis* paru en 2009 pour lequel elle a reçu de nombreux prix importants (Prix des Cinq Continents de la Francophonie (2010) ; Prix Première 2010 des auditeurs de la RTBF ; Le Prix 2009 des lecteurs de l’Armitière, librairie rouennaise ; Prix du premier roman de l’Université d’Artois (2010) ; Prix Soroptimist de la Romancière Francophone ; Prix Littéraire Québec-France Marie-Claire Blais (2011); Le Prix de l’Algue d’Or (2010), Le Prix Lucioles des Librairies (2010), Le Prix du Premier Roman de Sablet (2010); Le Prix Littéraire des Grandes Écoles – Mention Spéciale du Jury (2010); Le Prix Bourboulenc (2010) ; Le Prix Peindre en Provence (2010), des aspects de la réalité ancrée dans l’espace de la Roumanie communiste et la suite de la Révolution de 1989.

La particularité centrale de son récit justement la juxtaposition du monde réel à celui fantastique, l’intrusion de l’un dans le territoire de l’autre à tel point que la confusion fait naître des effets hallucinants. La richesse des éléments mystiques, irréels et imaginaires créent une multiplicité d’images et d’espaces, donne un sensoriel poétique indicible, nous permettant de construire une fine introspection sur le caractère de l’entre-deux de ces romans. Dans cette analyse ponctuelle nous nous proposons d’identifier tous les éléments qui échafaudent ce discours sur une sol mouvant et glissant, la construction de tout un univers inventé et imagé et

les aspects de vie sociale et intime des personnages. La valeur sensible qui semble être présente tout au long de ces deux textes dirige notre attention vers les rites et les coutumes, qui constituent un vrai « purgatoire » fantastique se mélangeant de manière presque naturelle à la transcription du réel.

Il convient d'observer que l'introduction faite par l'autrice francophone d'origine roumaine dans ses deux ouvrages, est constituée via un encrage socio-politique et presque topographique dans la dictature de Ceausescu pendant le régime communiste en Roumanie et le contexte bouleversant après la chute du mur. La narratrice propose des images réalistes des conditions dans cette époque, que ce soit par la dissidence du prêtre Ilie Mitran dans *Terre des affranchis* ou par l'interdiction des avortements dans *Enfants du diable*. Les histoires sont brodées sur les aléas de l'Histoire, un canevas fait d'interdits, d'ostracisations qui mènent aux délitements identitaires.

La narration est placée autour de la vie dans un village, ce qui nous transmet dès le début un sentiment d'isolement, de réclusion et de clausturation. Le cadre est propice pour que les mites sortent à la surface. L'action est développée à côté d'une forêt, ce qui attache au discours une note chargée de mysticisme, cet endroit devenant une véritable passerelle dans le va et vient des destins présents dans les romans. Son omniprésence configure le récit sous un état de suspension, un cercle fermé à l'intérieur duquel l'invraisemblable trouve sa place et la charge symbolique s'enrichit. La forêt prend un rôle « presque magique », de berceau, de refuge, contre tous les dangers (Burcea, 2016).

Il s'en distingue la présence des rites du folklore roumain, pour faciliter la transition envers un univers fantastique. Les légendes envisagent la transmutation vers l'imaginaire, la complexité des forces mystiques s'attachant à la présence d'une ambiance mystérieuse. Une influence considérable est donnée par les superstitions locales, élevées au rang de religion presque surtout dans la vie simple des villageois et qui configurent la conduite de la vie des personnages. L'eau, la neige, le lac, la pluie cultivent des éléments abstraits, considérés une ancre prémonitoire annonçant l'arrivée d'un épisode tragique et dramatique dans le déroulement de l'action. L'eau est par sa définition instable et incontrôlable, une force qui démontre la combustion intérieure des personnages. On découvre dans les œuvres de Liliana Lazar un discours chargé par les influences majeures des symboles du monde isolé à la campagne. L'intensité avec laquelle le réel prend forme sur une fondation imprégnée par du fantastique ouvre la possibilité de distinguer plusieurs axes d'analyses convergeant vers un thème complexe, l'espace mystique comme espace de refuge et de sauvetage. La suspension temporelle est créée par le biais de la fugue, qui s'avère un ressort permettant aux personnages de résister lors de leurs confrontations avec les difficultés de la vie.

***Terre des affranchis*. Suspension entre réel et imaginaire**

Ce roman place l'action dans le contexte des difficultés subies par un peuple marginalisé lors du régime communiste en Roumanie. Il a reçu Le Prix des cinq continents de la Francophonie 2010, le jury l'estimant comme « un conte cruel, politique et métaphysique où, dans la lutte entre le bien et le mal, devant la brutalité des faits, il n'y a pas de rédemption ». L'entre-deux politique et la clausturation limitative des habitants de ce pays marâtre dans des situations sociopolitiques amputant la liberté individuelle trouvent dans le récit de Liliana Lazar une porte de sortie, par le biais du fantastique. Cette représentation symbolique est introduite en début du livre, où la signification d'affranchi est associée à la traduction en français du nom Slobozia, le village natal de la narratrice, nom qui a une racine d'origine slave « slobod » dont la traduction en roumain est « libre » (Steiciuc, 2016). Derrière la représentation des destins soumis à des

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

fins terribles et dans ce monde narratif irréel où c'est l'injustice qui gagne, la marque échappatoire de sauvetage ressort de l'inattendue manière d'ajuster les pourcentages du probable et du surnaturel. Le récit témoigne à moitié du réalisme de l'époque et est soutenu pour le reste d'une structure archaïque et fermée, ordonnée par des superstitions et des rites, jusqu'au prodigieux.

L'histoire débute par l'arrivée dans le village des Lucas, une famille pauvre installée à Slobozia isolée sur la colline. Le père violent et souvent ivre finissait par violenter les membres de sa famille, sa femme Ana, son fils Victor et sa fille Eugenia. Un événement déclencheur entraîne l'action sous le volet de l'irréel, Victor tue son père en 1965 à l'aide appui d'un lac maudit. Pris par une impulsion sexuelle, il continue ses crimes cinq ans après en 1970, par le meurtre d'une jeune fille, Anita Vulpescu qui refuse, naturellement, ses avances. Et ensuite, se confirme une fois de plus l'action protectrice du lac, à proximité duquel il se cache pour se sauver : « Pareil au prophète Daniel qui, plongé dans *La fosse*, fut miraculeusement sauvé des lions par la grâce de Dieu, le criminel Victor Luca fut, lui aussi, miraculeusement sauvé par l'intercession du lac mystérieux. » (Lazar, 2009: 48 - 49). Victor se dirige vers la voie de la rédemption, une fois que sa famille s'est confessée au prêtre du village Ilie Mitran, entre autres militant résistant contre le régime totalitaire de Nicolae Ceausescu. Le prêtre propose à Victor de recopier des textes religieux, action clandestine, hors de la loi et sévèrement punie par la prison à perpétuité. Toutefois, Victor le fait pendant ses vingt ans de réclusion volontaire, période pendant laquelle il recopie des livres saints. Ensuite, Victor tue en 1989 le fou du village Vasile qu'il avait rencontré par hasard dans la forêt et se laisse toujours pris par des désirs sexuels incontrôlables qui le conduisent au meurtre de l'institutrice Maria Tene. Il continue ses meurtres par deux adolescents qu'il avait surpris alors qu'ils étaient intimes. Nous découvrons également dans ce récit que le Tzigane Ismaïl, la personnification même du Diable, est un témoin caché de ses crimes et il ne fait rien pour les empêcher.

Comment essayer d'établir un état des lieux identitaire dans ce paysage du monde rural où la réalité et les croyances superstitieuses et le fantastique s'entremêlent, les pistes du réel sont embrouillées ? Un récit chronologique qui est construit avec des éléments biographiques sous la forme d'une enquête policière, empeigné de la superstition païenne. Selon Vuillemin, « une parabole, morale et philosophique » qui « s'interrogerait sur la prégnance et la permanence de l'atmosphère du totalitarisme au temps de Nicolae Ceausescu et après sa chute » (Vuillemin, 2011). La lutte permanente entre le Bien et le Mal, présente au sein de cette narration, se construit dans un espace de claustration, et trouve le cadre propice pour se développer chez les habitants de Slobozia sous son caractère primaire, originel. C'est un espace indésirable, avec des habitants exclus et exposés à toutes sortes de malédictions, sans pouvoir fuir. Au moment où ils décident de lutter contre les forces du mal, leur survie finalement, ils subissent le fléau.

I Formes d'exclusion, formes de sauvetage dans une réalité entre-deux

L'œuvre se lance dans un ancrage fantastique par la présentation d'un lac, surnommé habilement *La fosse aux Lions*, rapport établi par la présentation des éléments bibliques dans le prologue qui envisage le personnage divin de Daniel. Cette scène biblique dans laquelle Daniel est sauvé par Dieu car il n'a rien fait de mal est prémonitoire pour le reste de la narration où on assiste à un inversement dans la structure des valeurs morales. C'est une habile *mise en abyme* d'un destin individuel. Ce changement d'ordre peut constituer un manifeste allégorique représentant la force du régime totalitaire contre une nation qui ne pouvait qu'obéir au pouvoir officiel. On nous souligne à plusieurs reprises la présence du lac comme objet central appartenant aux légendes, bien que le village se dirige d'après de coutumes chrétiennes bien

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

ancrées. *La fosse aux Lions*, appellation qui « sonne déjà comme un mystère » (Lazar, 2009: 11), est soumise à un encadrement historique, étant l'endroit où lors d'une bataille du prince Étienne le Grand (traduction en français du nom Ștefan Cel Mare, qui fut le prince de Moldavie de 1457 à 1504) au début du XVI^e siècle, des soldats turcs y ont été noyés. Depuis, l'endroit est devenu maudit, par la croyance des villageois dans la présence des *moroï*.

« morts vivants » dans le lac : « La nuit, les ossements des soldats turcs, qui depuis des siècles gisent au fond du lac, remontent lentement à la surface. Certaines affirment même que, par temps clair, elles ont vu leurs âmes tourmentées planer au-dessus de l'eau. » (Lazar, 2009: 12).

Il convient d'observer une première intrusion de l'ordre fantastique, qui personnifie le lac et le rend « humain » ou créature fantasque. Cette immersion dans le fantasque symbolique est ramenée dans le présent narratif alors qu'une complicité se lie entre Victor surnommé le « bœuf muet » (Lazar, 2009: 33) et *La fosse aux Lions*, le lac maudit qui « le protégeait » (Lazar, 2009: 28) lorsqu'il tue son père : « un bouillonnement inexplicable agita la surface du lac, comme un gargouillis de satisfaction. Il venait de comprendre que près de *La fosse*, rien de grave ne pouvait lui arriver. » (Lazar, 2009: 30-31). Suivent encore deux crimes, deux adolescents que Victor surprend dans le cimetière en train de faire l'amour. La description de l'espace est explicite : « *La fosse aux Lions* irradiait d'une énergie magique qui donnait à l'endroit son magnétisme ». Nous y voyons l'appel au lac maudit avec ses « forces obscures » (Lazar, 2009: 150), une zone qui pendule sous le signe de l'irréel : « Des éclairs colorés illuminèrent le fond du lac, donnant l'impression que l'endroit s'était chargé d'électricité » » (Lazar, 2009: 125). Les profondeurs du lac sont explicitement associées au Diable : « Le lac avait joué un rôle déterminant dans cette descente en Enfer » (Lazar, 2009: 159), le récit transfigurant cet espace vers une entité symbolique métamorphosé à un état métaphasique humain jusqu'à entreprendre des traits tels que la protection, dont Victor a tellement manqué, et la discrétion en gardant les corps des morts dans ses profondeurs.

Il est important de mettre en valeur à travers les portées du texte, des endroits à forte valeur symbolique, des lieux « marqués » qui les rendent d'autant plus « chargés ». Ces lieux tissent la structure d'un entre-deux ancré dans un univers fantastique. Dans ce récit fantastique, le village oublié dans « cette pauvre Moldavie » (Lazar, 2009: 23) est associé à la famille exilée et non assimilée des Luca « toujours considérés comme étrangers » (Lazar, 2009: 24). Il s'en distingue des rapports d'interdépendance entre l'espace et les destinées y présentes, en montrant la valeur sensible de la suspension humaine, focale du livre. De même, le cimetière, situé loin de Slobozia, du « monde civilisé », « sur la colline » figuré comme un espace exilé, « marque la transition entre deux dimensions : le raisonnable et l'instinctif, le sacré et le magique, la vie et la mort » (Lazar, 2009: 116). Il est placé sur la colline, en hauteur du village Slobozia, ce qui renvoie à l'ascension au Ciel et à la croyance orthodoxe : « il marquait la transition entre ces deux dimensions : le raisonnable et l'instinctif, le sacré et le magique, la vie et la mort » (Lazar, 2009: 116). On y assiste à plusieurs événements importants dans le déroulement de la narration, des enterrements, l'exhumation de Ana Luca, ainsi qu'à des rites d'exorcisme. L'isolation de Slobozia, entouré de la forêt est démontrée d'ailleurs par l'absence des mentions sur la Révolution de 1989, qui ne semble rien changer dans ce village en suspens et où dans la période post-totalitaire tout continue de la même manière.

Les rites et les superstitions quoique annihilés par la croyance et la religion, étaient respectés par les gens simples de Slobozia, jusqu'à évoquer la qualité « fantasque » des pratiques des « messes noires » et « rituels macabres » (Lazar, 2009: 134) ainsi que la présence des *moroï*.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

Cette caractéristique inouïe forme le récit de Liliana Lazar dans une cadence réel – irréel – réel pour cette « Roumanie officiellement sans Dieu mais dans laquelle la culture chrétienne toujours présente, restait traversée de profondes réminiscences païennes » (Lazar, 2009: 65). On y rencontre une surenchère de la transgression du réel vers un monde non-dit, surnaturel au sein duquel les villageois se fient en secret, tout en vivant au niveau métaphasique dans un entre-deux permanent. On pourrait affirmer donc la structure d'une identité collective attachée au fantastique, avec les « morts-vivants » (Lazar, 2009: 12), le lac maudit, formée autour de la ville des « affranchis », terme symbolisant la libération par la mort comme seul possible pour trouver sa propre destinée.

II Les forces du Bien, les forces du Mal. Reprise des valeurs fantastiques

Du côté obscur, dans le registre du fantastique entre également la présence du Tzigane Ismaïl, témoin caché de tous les meurtres de Victor « était la conscience cachée de Slobozia » (Lazar, 2009: 65). La richesse des insertions de l'ordre du fantastique est configurée également par les superstitions qui amènent au premier plan Ismaïl le Tzigane, personnage mystérieux, craint par les villageois « ressemblait davantage à un *moroï* qu'à un humain », ayant « la réputation d'être un sorcier », en liaison avec « le Démon » (Lazar, 2009: 64). Il est « complice » des crimes de Victor qui « se dit que le sorcier devait être le Diable en personne, toujours là où on ne l'attend pas pour accomplir le Mal. » (Lazar, 2009: 191).

Il est envisagé comme un ami du Démon par les paysans, et il devient une figure séparée dans ce récit fantastique, qui trouve sa place entre les communistes et l'église, un omniscient et un omniprésent de la forêt magique car « il connaissait les mystères » et gardait ses secrets. C'est un personnage presque ancestral, respecté par peur. Nous observons les rites païens effectués par lui et qui se place par la cruauté imagée de ses actions, à la lisière de l'invraisemblable. Il aide le pope Fătu à guérir de son impossibilité d'avoir un enfant par des remèdes miraculeux, il parle avec Ana Luca décédée, dans sa tombe. Maria Tene qui cherche le grand amour lui demande de l'aide et Ismaïl lui « prescrit » des incantations autour de la mandragore, la plante d'amour. Un autre élément qui plaide pour le fort caractère fantastique qui transporte la narration dans une suspension de l'ordre de la magie, est le déterrement d'Ana Luca pour vérifier qu'elle ne s'est pas transformée en *moroï*, à la suite de son refus auprès de Dieu. A cette instance Ismaïl le Tzigane dessine un scénario macabre, il arrache le cœur d'Ana et le brûle lorsqu'elle « essayait de sortir du tombeau » (Lazar, 2009: 139). Il s'en distingue par sa discrétion et son apparition occasionnelle que ce personnage presque mythique accentue l'atmosphère de suspension dans l'irréel.

D'un autre côté, à l'opposé des forces du Diable, l'espoir et l'essai continue de Victor pour la rédemption, après ses crimes, sont soutenus par les personnages annexes qui sont placés dans le registre du *Bien*. Il s'agit de sa « Mamă » et sa sœur Eugenia ainsi que le prêtre Ilie Mitran. Par son parcours métaphasique dans un espace clos, se repentir dans la clandestinité de la dissidence « la rédemption de Victor pouvait venir certes de cette ascèse d'écriture, mais surtout de la méditation assidue des textes » est censé aider Victor prendre conscience de son crime, pour sauver son âme (Lazar, 2009: 67 - 68). L'échec de ne jamais passer du côté de la Providence mais au contraire, commettre plus de crimes et ainsi augmenter son péché tient de l'ordre de l'irréel. Car Victor ne veut pas consciemment tuer mais il se laisse plutôt conduit par des instincts animatiques : « s'était senti comme possédé par un démon intérieur » (Lazar, 2009: 133). L'analogie entre Victor et les *moroï* est bien présente dans le texte et suggère le passage sans retour de Victor du côté du *Mal* capital et aussi l'acceptation des villageois du malheur qui

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

les entoure : « On a retrouvé Victor Luca. Pourquoi crient-ils ? ils ont trouvé un mort vivant. Quelle malédiction ! » (Lazar, 2009: 169).

La vie à Slobozia « constamment sollicitée par les forces du bien et celles du mal » (Lazar, 2009: 115) fait passer la présence d'un nouveau personnage, placé du côté de *Bien*, se greffer au destin de Victor. Daniel de son vrai nom Constantin Ica, arrive à Slobozia où s'installe près de lac, dans une cabane qu'il construit, sans confort. Cette étape dans sa vie se veut de pénitence, il est « un pieux fidèle orthodoxe » (Lazar, 2009: 101), puisqu'il avait commis le péché capital dans l'ordre religieux, d'avoir tué quelqu'un. Installé dans des conditions de dénuement total, il consacre tout son temps à la prière, en espérant obtenir le pardon divin jusqu'à la rencontre de Victor qui lui raconte ses crimes. À cette instance, un inversement de destins s'opèrent, la constante du fictionnel étant encore une fois soulignée, puisque Daniel propose à Victor « sous le regard de Dieu » de porter la culpabilité de ses meurtres : « la réclusion n'est pas suffisante » pour être pardonné pour ses péchés, « il faut changer son cœur », « le don total de soi » est nécessaire. (Lazar, 2009: 119). La guerre entre le *Bien* et le *Mal* dévoile la condition imposée à Victor « Choisit le Bien et rejette le Mal » (Lazar, 2009: 160) et Daniel meurt battu et noyé par les villageois pour la mort de Maria Tene, le seul moyen pour arriver à son salut.

Il convient alors d'observer la circularité du roman car il finit comme au début, avec l'appel au cadrage biblique. Cet œuvre de Liliana Lazar reflète les aspects dominants du récit réaliste dans le canevas d'une enquête policière, tout en les transfigurant dans les thèmes du fantastique. La suspension temporelle qui entraîne dans ses pas une perpétuelle impatience, les morts-vivants, le personnage avec une sexualité incontrôlable, le fou du village, les superstitions, mais aussi la présence des lieux avec une forte valeur symbolique tels que le cimetière, la forêt, traduisent une conscience romanesque à la recherche du fantastique. La richesse de son écriture cherche à rapprocher dans *Terre des affranchis* l'exploration imaginaire d'un autre monde au celui véritablement incontestable, une Slobozia perdue et oubliée à la traversée des régimes politiques.

Les enfants du diable. Fragilisation du réel imagé

Cet ouvrage composé en trois parties, la première de 32 chapitre suivie par une séquence double de 27 chapitres, ouvre un questionnement cruel avec le titre symbolique *Enfants du diable* pour opérer vers l'introduction d'une thématique terrible, le destin des enfants abandonnés dans des orphelinats pendant la période totalitaire en Roumanie. On y découvre une véritable descente dans l'Enfer, analogie au destin malheureux de ces enfants oubliés, l'autrice proposant une incursion dans l'identité collective roumaine.

Elle œuvre à la traduction d'une réalité qui évoque à la fois l'intime, le social et le politique, le drame d'un contexte oppressant qui impose la natalité forcée à des femmes en détresse et sans liberté du choix que d'enfanter par obligation et peur de leur enfants oubliés. On y retrouve la valeur symbolique littéraire où le narrateur se soumet dans une immersion aux racines de l'histoire collective roumaine presque avec la précision d'une étude sociologique. Dès la première page, la narratrice dévoile le topos du roman, « Durant la dictature de Nicolae Ceausescu des dizaines de milliers d'enfants ont été abandonnés en Roumanie », ceux derniers devenus des « enfants du diable » (Lazar, 2016).

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

Nous remarquons la présence d'un propos biblique à côté des préceptes de loi imposés pendant le régime totalitaire en Roumanie, en ébauche de chaque partie : « Dieu leur dite : soyez féconds, multipliez-vous », « les enfants appartiennent à l'État. Leur père est l'État, leur mère est la société. » (décret 770 émis en 1966 à travers lequel Nicolae Ceausescu interdit l'avortement et la contraception pour les femmes ayant moins de quatre enfants dans Lazar, 2016: 21).

I. Sacré imaginaire maudit sur la nature de la réalité

L'art narratif de Liliana Lazar place la construction du discours entre la capitale Bucarest de façon brève pour transgresser vers Prigor (« Prigor dont le verbe en roumain *a prigori* signifie « s'exposer à la chaleur du feu ou du soleil » ou bien le sens figuré « troublé par, tourmenté, brûlé, torturé »), un village imaginaire à côté de la forêt, toujours dans une Moldavie oubliée dont la narratrice affirme : « Les lieux de mon enfance m'inspirent toujours, surtout la forêt qui reste un décor privilégié pour mes histoires. » (Burcea, 2019). Ce roman se présente tout comme le premier de l'autrice, un texte qui reprend de manière concise et directe le contexte des années 1970 à 1990, cette fois-ci menant l'attention sur la politique nataliste sous le régime totalitaire « Un pays fort est un pays peuplé » (Lazar, 2016:11). On distingue le personnage principal, Elena Cosma, une sage-femme ou bien « moasha » (traduction en roumain pour *accoucheuse, sage-femme*) de trente-cinq ans qui travaille dans une maternité de Bucarest. Sans espoir de se marier et devenir mère « une sans-enfant » (Lazar, 2016: 20), elle se voit refusée dans le désir de maternité. L'antithèse de son destin est constitué par son désir caché dont elle n'entrevoit plus le ressort, est placé dans un quotidien où toutes les femmes abandonnent leur « rejetons » sous le régime restrictif de l'interdiction de la contraception (Lazar, 2016:13).

Par la suite, Elena Cosma décide de son exil physique à Prigor, avec Damian Cosma, son fils de six ans, devenu pour elle un enfant du Dieu (titre de la première partie du roman), à la suite du pacte qu'elle fait avec la mère de l'enfant lorsqu'elle était enceinte. Elle s'enfuit par peur que la mère veuille récupérer l'enfant dans ce village isolé « en lisière des bois ». Leur arrivée se fait par l'accueil du maire du village, Miron Ivanov « un de ces êtres qui portent leur méchanceté sur eux » (Lazar, 2016: 40) surnommé « le Despote » (Lazar, 2016: 76). Elena Cosma devra éteindre ses compétences médicales dans ce village privé des soins médicaux en raison de la distance. Le bouleversement du récit est causé par l'installation d'un orphelinat « maison des enfants » (titre de la deuxième partie du roman) dans une ancienne « prison royale » aux alentours de Prigor. La narratrice réalise ainsi un portrait d'une exactitude choquante quant aux conditions des enfants « non désirés, vite oubliés et délaissés » (Burcea, 2018) qui y subissent des abus physiques, psychologiques et sexuels. Trois destins ressortent dans *Enfants du diable*, celui de Damian, et des frères Ferman (Lucian et Laura), des enfants abandonnés qui portent le poids du rejet dans leur destins. Un ouvrage qui démontre le tableau grotesque d'un espace affreux comme l'orphelinat de Prigor, devenu prison et institution de torture pour les « non désirés ».

II. Symbolique de l'imaginaire et tremplin vers le réel

Tout d'abord, la ressemblance entre Prigor et Slobozia permet de distinguer le cadre idéal qui par son attachement au monde isolé, un village difficilement accessible seulement par un

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

chemin forestier, assure les conditions pour une exposition au merveilleux. Ce terrain crée les frontières d'un espace clos, seuil pour le dédoublement de la réalité au fabuleux, afin de descendre dans une exploration profonde de de la condition humaine. Selon Michel Houellebecq « La fiction ne fait que prolonger le réel, elle ne le nie pas » (Houellebecq, 2010). Cette transgression vers le fantastique permet d'analyser les vérités psychologiques et d'apporter un affront aux structures socio-politiques de l'époque, comme le mentionne Pierre Brunel, « en jouant avec les limites du réel et de l'imaginaire, [la narratrice] propose une réflexion critique sur la condition humaine et les structures de la société » (Brunel, 2015).

Ensuite, la réalité comme fiction permet à travers l'imaginaire de redéfinir l'identité d'Elena Cosma. Un dédoublement entre son passé dont elle fuit et sa vie à Prigor, faille d'un univers imagé qui lui permet de subvertir la notion de vérité, prolonger cette vie où elle prétend être la mère biologique de Damian. Ce personnage est placé dans un vertige psychique où l'altérité identitaire lui offre la possibilité de se réinventer : « Mieux valait se faire oublier » (Lazar, 2016: 65). Cependant, elle vit un manque d'intégration dans le nouveau lieu d'accueil, tout en restant aussi isolée que dans son petit studio à Bucarest. Les villageois exercent une « méfiance à l'encontre d'Elena Cosma » (Lazar, 2016: 61) surtout parce qu'elle avait dénoncé une paysanne pour tentative d'avortement illégale.

De plus, le registre symbolique construit dans le récit sous l'ongle des pratiques ancestraux, laisse la place à une contestation inouïe de la réalité par l'interposition des éléments du registre du merveilleux, un brassage des légendes et du folklore roumain étant des caractéristiques véritables pour la construction de l'intrigue. C'est le cas du perspectivisme visant l'emploi de l'expression « enfants du diable », pour surmonter dans le paysage réel roumain, des éléments appartenant à l'Enfer, à l'obscur et surtout à ceux qui ont perdu toute chance divine pour la rédemption. Les rejetons deviennent automatiquement des êtres ratés, condamnés à une identité maudite : « Les villageois s'en méfient et les appellent *enfants du diable* » (Steiciuc, 2016: 55). Les phénomènes astrologiques sont introduits dans cet univers où l'énergie du fabuleux trouve sa place : « les nuit de pleine lune » (Lazar, 2016: 65) et qui réveille l'état sensible du métaphasique. Prenons l'exemple de la séquence dans laquelle Elena Cosma « songeait à tous les êtres qui n'avaient jamais vu le jour par sa faute ». Une couche d'esprits dont le droit à la vie a été coupé, flotte dans cette atmosphère fantasque créée par Liliana Lazar. L'héroïne affirme même en avoir fait d'eux des véritables « créatures du diable, des ombres », et « croyait presque entendre les âmes roder au-dessus d'elle » (Lazar, 2016: 65), image qui cultive l'originalité fantastique de l'ouvrage.

L'imbrication du fantastique est relevé dans cet œuvre par des symboles tels que l'étang à eau stagnante (pour démontrer la suspension temporelle à Prigor) du maire Miron Ivanov, des boissons miraculeuses comme le vin rouge infusé avec des feuilles d'absinthe censées « renouveler le sang » (Lazar, 2016: 75). La mention des éléments saisonniers tel « l'hiver glacial » qui enferme les habitants de Prigor dans un « espace métamorphosé », obligés « à vivre des longs mois complètement coupés du monde » (Lazar, 2016:115) complète le caractère irréel de l'espace narratif. De l'ordre du fabuleux tient aussi le renversement des règles entre le bien et le mal, « dans ce pays où rien ne se passait comme ailleurs » (Lazar, 2016: 116) puisque Elena et Ivanov avait une « alliance contre nature qu'aucun d'eux ne pouvait rompre, au risque de tout perdre » (Lazar, 2016: 117). En effet, Ivanov garde le secret d'Elena d'avoir fui avec l'enfant de quelqu'un d'autre et elle à son tour ne le dénonce pas pour les pratiques illégales des avortements clandestins.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

Nous nous attachons à déceler dans cette œuvre la valeur attachée à l'espace clos, la maison des enfants de Prigor. Cette institution « un lieu sans âme », placée dans la nature sauvage, en dehors du village et toujours à côté de la forêt, tel que dans le roman *Terre des affranchis*, emporte les liens d'interdépendance de la réalité terrifiante à l'exploration d'une dimension fantastique. Elle représente « la misère que le régime voulait cacher à la face du monde », dont font partie des enfants rejetés. Cela traduit par la représentation du lieu symbolique et la nature de leur destin, un rejet social, la dénonciation par rapport à des non-voulus, le mépris par manque d'inclusion sociale. La nature sauve reste alors le seul témoin aux terribles épisodes de cet enfer. Elena Cosma devient la douane entre le monde réel du village et celui de l'ordre imaginaire à la prison royale.

Le panorama de la création de Liliana Lazar, romancière francophone d'origine roumaine, impose l'élaboration d'une vision complexe et réaliste, doublée par une investigation dans le fantastique. Elle s'attache à traduire les explorations intérieures des personnages dans un perpétuel duo réel-irréel, ensemble qui cherche à développer un récit riche et symbolique. L'enchaînement des actions vers l'exploration du fabuleux, l'attachement des rites païennes et du folklore roumain, l'ubiquité de la dualité bien-mal, Dieu-Diable, associent aux ouvrages de l'écrivaine un caractère fantastique à la frontière de l'imaginaire redoutable. La culture traditionnelle roumaine dans le monde rurale et l'isolement de ces espaces oubliés cherchent à métamorphoser l'esprit roumain. Le reflet de l'identité est double, bâti sur le manifeste de l'homme à moitié chrétien, à moitié influencé par le surnaturel et croyant dans les malédictions. Le monde imaginaire devient un refuge échappatoire dans cet entre-deux monde, où le réalisme cruel de la période totalitaire laisse aux personnages la porte de l'espoir inventé. Ainsi, « *Terre des affranchis* » et « *Enfants du diable* » assurent le succès d'avoir établie les frontières d'un univers en suspend qui illustre des thèmes sociaux et des conditions humaines de la fin de vingtième siècle aux horizons d'une Moldavie roumaine.

Bibliographie

Corpus

Lazar, Liliana. 2016. *Terre des affranchis*, Montfort-en-Chalosse: Éditions Gaia.

Lazar, Liliana. 2016. *Enfants du diable*, Paris: Éditions du Seuil.

Références critiques

Burcea, Dan. (2019) « Interview. Liliana Lazar : Je m'interroge sur le devenir d'une société qui se construit sur le sacrifice de ses enfants », *Lettres Capitales*. [En ligne] Disponible sur : <https://lettrescapitales.com/interview-liliana-lazar-je-minterroge-sur-le-devenir-dune-societe-qui-se-construit-sur-le-sacrifice-de-ses-enfants/> (Consulté le 2 avril 2024).

Burcea, Dan. (2018) « Le Drame des enfants dans les orphelinats roumains dans *Enfants du diable* de Liliana Lazar », *Lettres Capitales*. [En ligne] Disponible sur : <https://lettrescapitales.com/drame-enfants-orphelinats-roumains-enfants-diable-de-liliana-lazar/> (Consulté le 20 avril 2024).

Brunel, Pierre. (2015). *Mythocritique*, Paris: Presses Universitaires de France.

Houellebecq, Michel. (2010). *La Carte et le Territoire*, Paris: Flammarion.

ACROSS
www.across-journal.com
ISSN 2602-1463
Vol. 8 (7)/ 2024 Voix francophones en littérature et média

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0. International License

Steiciuc, Elena-Brandusa. (2016) « Sous l'œil de l'Ogre. La Roumanie totalitaire dans la prose de Liliana Lazar », *Revue Roumaine d'Études Francophones* 8. [En ligne] Disponible sur : <https://arduf.ro/wp-content/uploads/2021/03/Steiciuc.pdf> (Consulté le 20 avril 2024).

Vuillemin, Alain. (2011) « La figure de la réclusion dans Terre des Affranchis (2009) de Liliana Lazar », *Revue Roumaine d'Études Francophones*, No. 3 / 2011, Publication annuelle de l'Association Roumaine des Départements d'Études Francophones (ARDUF), Ed. Junimea, Iasi p. 55 – 68 [En ligne] Disponible sur : <https://www.editurajunimea.ro/wp-content/uploads/2012/08/Revue-Ro-3.pdf> (Consulté le 15 mars 2024)

Webographie

Liliana Lazar. (21 mars 2010) « Terre des affranchis », *Le Télégramme.com* [En ligne] Disponible sur : <http://www.letelegramme.com/ig/loisirs/livres/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-834898.php>. (Consulté le 8 février 2024)

<https://dexonline.ro/>